

Dealing with Clair

Claire en affaires

Télérama

19 mars 2011

de **Martin Crimp**

traduction **Jean-Pierre Vincent** et **Frédérique Plain**

mise en scène **Sylvain Maurice**

avec **Sharif Andoura, Vincent De Bouard, Odja Llorca, Sophie Rodrigues, Janaïna Suaudeau, Gérard Watkins**

collaborateur artistique **Yann Richard**

assistantat à la mise en scène **Nicolas Laurent**

scénographie et costumes **Marie La Rocca**

lumières **Marion Hewlett**

son **Jean de Almeida**



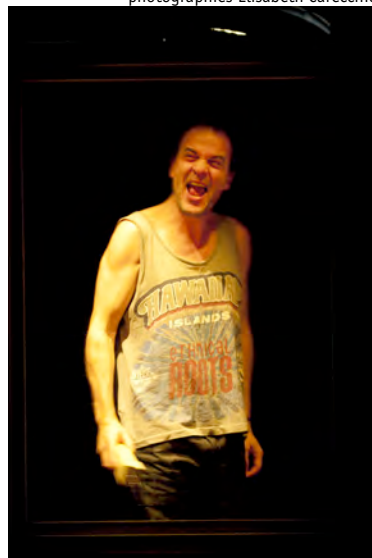
photographies Elisabeth Carecchio

Les gens de la ville ou les gens de la campagne. Il dissèque ses pairs par le menu, Martin Crimp, depuis vingt ans et plus qu'il écrit pour la scène britannique. Avec *Dealing with Clair*, pièce jusque-là inédite en France, pourtant écrite en 1988 à la fin des années Thatcher, il use de la spéculation immobilière, alors affolante à Londres, pour tendre un sacré piège à ses personnages. Comme si cet espoir de gain inespéré faisait dégorger toute la bile de Mike et Liz, jeune couple avec enfant. En face de Clair, la négociatrice de l'agence immobilière, ils s'avancent sans cesse comme des "gens bien", mais le sous-texte dit tout le contraire. Quel talent d'écriture se déploie ici, tout en résonances cachées que traduit de manière aiguisée la mise en scène de Sylvain Maurice : une boîte qui s'ouvre et se referme comme s'il s'agissait d'observer, le temps de la représentation, des spécimens de laboratoire. La lumière, signée Marion Hewlett, est de plus en plus sombre à mesure que la part d'ombre des personnages se fait plus épaisse. Sur quel terrain, au fond, avance Clair dans cette affaire ? Elle le sait de moins en moins. Et le pas de la comédienne Odja Llorca est de moins en moins décidé quand débarque soudain James, trublion incarné par un Gérard Watkins au charme étrange.

Emmanuelle Bouchez



photographies Elisabeth Carecchio



Polar or not polar ?

Sylvain Maurice monte une pièce du britannique Martin Crimp, entre thriller et fable fantastique.

Peut-on être clair en affaires ? C'est cette ambiguïté amusée qu'a choisie le dramaturge britannique Martin Crimp pour titrer sa pièce. Mais *Dealing with Clair* n'est pas une satire du monde des affaires ou un texte social ou politique.

La pièce se situe entre le thriller et le conte fantastique et cruel. L'écriture très particulière de l'auteur qui s'articule autour de bribes de conversations quotidiennes a sa propre dynamique poétique et ne révèle pratiquement rien des protagonistes.

La réalité semble s'être définitivement déconnectée des mots et le mystère des personnalités de Claire, officiellement agent immobilier, Liz et Mike, vendeurs d'une maison et James, présenté comme acheteur potentiel, s'épaissit plutôt au fil de la pièce qu'il ne s'éclaircit.

Sylvain Maurice a réussi à mettre en scène très efficacement cette fable à la langue presque hypnotique en optant pour une grande précision dans le jeu de ses interprètes. Odja Llorca incarne avec conviction le trouble de Claire que cultive l'équivoque tranquille et parfois effrayante de Gérard Watkins. Le couple formé par Liz et Mike est lui plus commun parce qu'il incarne plus parfaitement la légèreté et l'inconsistance des temps. Tous deux ont peut-être pourtant, en toute innocence et indifférence - ce qui est le pire - croisé la vie et sans doute le drame.

Jean-Luc Bertet

16 février 2011

Claire en affaires, écrite il y a 22 ans, n'a pas une ride, et a même quelque chose de prophétique quant à la spéculation immobilière actuelle. Et Sylvain Maurice, qui voit son théâtre "comme à la fois très jubilatoire et très cruel et où il y a une forme d'intelligence ludique", a réalisé une mise en scène de tout premier ordre. (...) *Claire en affaires* n'a rien d'une pièce policière mais nous renvoie à nous-mêmes et à la banalité de la violence entre les êtres. (...) Et les dialogues ciselés des très courtes scènes du dramaturge anglais ressemblent souvent à des dialogues de film mais, pas moyen de s'y tromper, ce qui se dit comporte une part de non-dit encore plus importante avec des blancs que le spectateur est prié de remplir au gré de son imagination. (...)

Sylvain Maurice a demandé à Marie La Rocca une scénographie qui est réussie ; c'est, presque hyperréaliste, un salon petit bourgeois doté d'un seul grand canapé et d'une petite table où tout est laid, mal éclairé par des lampadaires et des appliques minables. Il n'y a même pas de rideaux aux trois fenêtres à guillotine. C'est un bel espace de jeu pour les comédiens qui, très bien dirigés, sont tous impeccables, en particulier : Sharif Andoura absolument remarquable dans Mike et Gérard Watkins qui compose un James complexe assez effrayant, et Odja Llorca, très crédible dans cette Claire énigmatique. Pas de vidéo, pas de micro HF mais du vrai théâtre. On peut être éventuellement déconcerté, du moins, au début par ces dialogues très ciselés, un peu insolites peut-être pour des Français peu habitués à ce type de théâtre mais tout à fait passionnants dans leur vérité cachée. Comme la mise en scène, la direction d'acteurs de Sylvain Maurice est vraiment de tout premier ordre, n'hésitez pas à entrer dans l'univers étrange et bouleversant, à la limite du fantastique, de Martin Crimp. Et vous n'avez aucune excuse : le spectacle n'est pas long.

Philippe du Vignal

24 février 2011

La vente d'une maison étant le prétexte de la pièce, cette maison apparaît comme une sorte de boîte où viennent s'agiter les personnages, tantôt proche, tantôt lointaine, décalée en bord de scène par la magie d'un décor mobile, glissant sur lui-même comme par magie. Le jeune couple, Mike et Liz Walsum, qui veut la vendre a fait appel aux services d'une agente immobilière, Claire. Parler d'emblée du décor n'est pas un hasard. La maison est un piège qui fera remonter chez les Walsum, des gens sympathiques a priori, un fort attrait pour l'appât du gain, en pleine bulle immobilière des années post-Thatcher.

Alors que la violence est sous-jacente, l'humour (anglais, of course) est présent tout le temps. On s'amuse à voir la jeune fille au pair, Anna, qui ne veut jamais s'habiller et tarde systématiquement à s'occuper du bébé Walsum qui pleure à tout bout de champ. On s'amuse lorsque les vendeurs réalisent qu'ils peuvent obtenir beaucoup plus que ce qu'ils pensaient demander au départ, on s'amuse de voir James, l'étrange acheteur, visiter la maison sans que l'on comprenne bien ce qu'il lui trouve ou ce qu'il compte en faire. Mais on s'inquiète aussi, en passant de l'ombre (chez Claire) à la lumière (chez les Walsum), en constatant que la maison n'est pas vraiment en bon état, en voyant que les petites et grandes tricheries s'accumulent.

Car le plus intéressant, ce sont sans doute les dialogues, plus étranges encore, décalés dans le temps, ancrés dans le quotidien le plus banal sauf que la banalité s'efface au fur et à mesure qu'on avance dans la pièce et que l'on passe dans l'inconnu, le mystère, l'incompréhensible. Qui ment? Qui se dérobe? Qui veut quoi? Et pourquoi? Seule, Anna, reste impavide dans son peignoir, insensible à tout ce qui se trame autour d'elle...

Martine Silber

Dealing with Clair

Claire en affaires

**Le Journal
du Dimanche**

16 février 2011

de **Martin Crimp**

traduction **Jean-Pierre Vincent** et **Frédérique Plain**

mise en scène **Sylvain Maurice**

avec **Sharif Andoura, Vincent De Bouard, Odja Llorca, Sophie Rodrigues, Janaïna Suaudeau, Gérard Watkins**

collaborateur artistique **Yann Richard**

assistanat à la mise en scène **Nicolas Laurent**

scénographie et costumes **Marie La Rocca**

lumières **Marion Hewlett**

son **Jean de Almeida**



photographies Elisabeth Carecchio

Polar or not polar ?

Sylvain Maurice monte une pièce du britannique Martin Crimp, entre thriller et fable fantastique.

Peut-on être clair en affaires ? C'est cette ambiguïté amusée qu'a choisie le dramaturge britannique Martin Crimp pour titrer sa pièce. Mais *Dealing with Clair* n'est pas une satire du monde des affaires ou un texte social ou politique.

La pièce se situe entre le thriller et le conte fantastique et cruel. L'écriture très particulière de l'auteur qui s'articule autour de bribes de conversations quotidiennes a sa propre dynamique poétique et ne révèle pratiquement rien des protagonistes.

La réalité semble s'être définitivement déconnectée des mots et le mystère des personnalités de Claire, officiellement agent immobilier, Liz et Mike, vendeurs d'une maison et James, présenté comme acheteur potentiel, s'épaissit plutôt au fil de la pièce qu'il ne s'éclaircit.

Sylvain Maurice a réussi à mettre en scène très efficacement cette fable à la langue presque hypnotique en optant pour une grande précision dans le jeu de ses interprètes. Odja Llorca incarne avec conviction le trouble de Claire que cultive l'équivoque tranquille et parfois effrayante de Gérard Watkins. Le couple formé par Liz et Mike est lui plus commun parce qu'il incarne plus parfaitement la légèreté et l'inconsistance des temps. Tous deux ont peut-être pourtant, en toute innocence et indifférence - ce qui est le pire - croisé la vie et sans doute le drame.

Jean-Luc Bertet

Théâtre du blog

16 février 2011

Claire en affaires, écrite il y a 22 ans, n'a pas une ride, et a même quelque chose de prophétique quant à la spéculation immobilière actuelle. Et Sylvain Maurice, qui voit son théâtre "comme à la fois très jubilatoire et très cruel et où il y a une forme d'intelligence ludique", a réalisé une mise en scène de tout premier ordre. (...) *Claire en affaires* n'a rien d'une pièce policière mais nous renvoie à nous-mêmes et à la banalité de la violence entre les êtres. (...) Et les dialogues ciselés des très courtes scènes du dramaturge anglais ressemblent souvent à des dialogues de film mais, pas moyen de s'y tromper, ce qui se dit comporte une part de non-dit encore plus importante avec des blancs que le spectateur est prié de remplir au gré de son imagination. (...)

Sylvain Maurice a demandé à Marie La Rocca une scénographie qui est réussie ; c'est, presque hyperréaliste, un salon petit bourgeois doté d'un seul grand canapé et d'une petite table où tout est laid, mal éclairé par des lampadaires et des appliques minables. Il n'y a même pas de rideaux aux trois fenêtres à guillotine. C'est un bel espace de jeu pour les comédiens qui, très bien dirigés, sont tous impeccables, en particulier : Sharif Andoura absolument remarquable dans Mike et Gérard Watkins qui compose un James complexe assez effrayant, et Odja Llorca, très crédible dans cette Claire énigmatique. Pas de vidéo, pas de micro HF mais du vrai théâtre. On peut être éventuellement déconcerté, du moins, au début par ces dialogues très ciselés, un peu insolites peut-être pour des Français peu habitués à ce type de théâtre mais tout à fait passionnants dans leur vérité cachée. Comme la mise en scène, la direction d'acteurs de Sylvain Maurice est vraiment de tout premier ordre, n'hésitez pas à entrer dans l'univers étrange et bouleversant, à la limite du fantastique, de Martin Crimp. Et vous n'avez aucune excuse : le spectacle n'est pas long.

Philippe du Vignal



24 février 2011

La vente d'une maison étant le prétexte de la pièce, cette maison apparaît comme une sorte de boîte où viennent s'agiter les personnages, tantôt proche, tantôt lointaine, décalée en bord de scène par la magie d'un décor mobile, glissant sur lui-même comme par magie. Le jeune couple, Mike et Liz Walsum, qui veut la vendre a fait appel aux services d'une agente immobilière, Claire. Parler d'emblée du décor n'est pas un hasard. La maison est un piège qui fera remonter chez les Walsum, des gens sympathiques a priori, un fort attrait pour l'appât du gain, en pleine bulle immobilière des années post-Thatcher.

Alors que la violence est sous-jacente, l'humour (anglais, of course) est présent tout le temps. On s'amuse à voir la jeune fille au pair, Anna, qui ne veut jamais s'habiller et tarde systématiquement à s'occuper du bébé Walsum qui pleure à tout bout de champ. On s'amuse lorsque les vendeurs réalisent qu'ils peuvent obtenir beaucoup plus que ce qu'ils pensaient demander au départ, on s'amuse de voir James, l'étrange acheteur, visiter la maison sans que l'on comprenne bien ce qu'il lui trouve ou ce qu'il compte en faire. Mais on s'inquiète aussi, en passant de l'ombre (chez Claire) à la lumière (chez les Walsum), en constatant que la maison n'est pas vraiment en bon état, en voyant que les petites et grandes tricheries s'accumulent.

Car le plus intéressant, ce sont sans doute les dialogues, plus étranges encore, décalés dans le temps, ancrés dans le quotidien le plus banal sauf que la banalité s'efface au fur et à mesure qu'on avance dans la pièce et que l'on passe dans l'inconnu, le mystère, l'incompréhensible. Qui ment? Qui se dérobe? Qui veut quoi? Et pourquoi? Seule, Anna, reste impavide dans son peignoir, insensible à tout ce qui se trame autour d'elle...

Martine Silber



photographies Elisabeth Carechio



Les gens de la ville ou les gens de la campagne. Il dissèque ses pairs par le menu, Martin Crimp, depuis vingt ans et plus qu'il écrit pour la scène britannique. Avec *Dealing with Clair*, pièce jusque-là inédite en France, pourtant écrite en 1988 à la fin des années Thatcher, il use de la spéculation immobilière, alors affolante à Londres, pour tendre un sacré piège à ses personnages. Comme si cet espoir de gain inespéré faisait dégorger toute la bile de Mike et Liz, jeune couple avec enfant. En face de Clair, la négociatrice de l'agence immobilière, ils s'avancent sans cesse comme des "gens bien", mais le sous-texte dit tout le contraire. Quel talent d'écriture se déploie ici, tout en résonances cachées que traduit de manière aiguisée la mise en scène de Sylvain Maurice : une boîte qui s'ouvre et se referme comme s'il s'agissait d'observer, le temps de la représentation, des spécimens de laboratoire. La lumière, signée Marion Hewlett, est de plus en plus sombre à mesure que la part d'ombre des personnages se fait plus épaisse. Sur quel terrain, au fond, avance Clair dans cette affaire ? Elle le sait de moins en moins. Et le pas de la comédienne Odja Llorca est de moins en moins décidé quand débarque soudain James, trublion incarné par un Gérard Watkins au charme étrange.

Emmanuelle Bouchez

Publiée en 1988 et jouée pour la première fois en France, *Dealing with Clair/Claire en affaires* du britannique Martin Crimp s'empare des heures sombres du "thatcherisme" pour traiter d'une thématique, récurrente dans son œuvre : le mal qui dans notre monde moderne s'imisce à tous les niveaux de la société.

Dealing with Clair/Claire en affaires est l'histoire d'un jeune couple de "yuppies" (de nos jours on dirait "bobos") qui, face aux difficultés économiques liées à la période Thatcher, est contraint de vendre sa maison des beaux quartiers de Londres. Rien de plus banal si ce n'est que Mike et Liz vont nouer des liens étranges voire ambigus avec l'agent immobilier chargé de la transaction, une certaine Claire, la trentaine, dont on saura peu, mis à part qu'elle habite seule dans un appartement près d'une voie ferrée. Comme tous les "gens biens" qui se respectent, Mike et Liz veulent "faire ça de façon honorable". Mais lorsque débarque James, un homme riche qui "travaille dans l'image" et leur offre de payer cash, ils laissent tomber les acheteurs potentiels et remballent sans plus attendre leurs principes. S'engage alors un véritable ballet de tête-à-tête (James/Claire, Mike/Liz, Claire/Mike) ponctué de temps à autre par des présences étrangères, dont notamment Anna, la jeune fille au pair italienne qui déambule dans un déshabillé transparent. Petit à petit, la vente de la maison n'est plus qu'un prétexte, un détail de l'histoire presque sans importance car sous ses airs sympathiques et honnêtes, James va se poser en messie tyrannique porteur de vérités qui dérangent : tranchant, acerbé, cruel, il va secouer la médiocrité et bouleverser la petite vie bien rangée de tous. L'apparente décontraction du couple Mike/Liz, ne parvient pas à masquer la tension omniprésente qui monte crescendo sur fond de dubstep et de cris inquiétants. (...) Mention spéciale à Gérard Watkins, qu'on adore détester en bourgeois aussi charmeur et drôle qu'obscur et dangereux. Une bouffée d'air frais qui va vite se transformer en tourbillon destructeur.

Pauline Compan

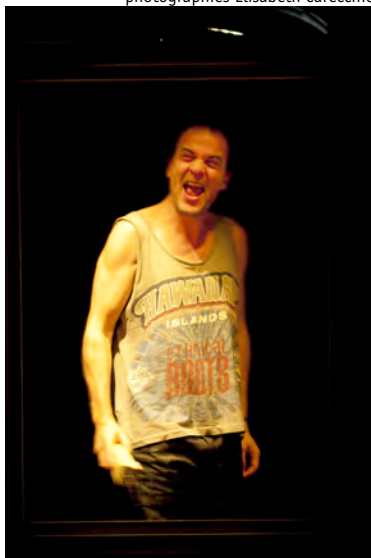
En sus de ses qualités intrinsèques exemplaires, *Dealing with Clair* monté par Sylvain Maurice, en création en France, est "le" spectacle à voir pour tous ceux qui ne connaissent l'œuvre de l'auteur dramatique anglais Martin Crimp. Ou qui ont été déçus par les propositions vues par une mise en scène pseudo-conceptuelle ou une interprétation littérale qui s'en tenait aux psittacismes anglo-saxons charmants en langue originale mais plombants en version française. En effet, pour cet opus dans lequel il voit "oscillant entre intrigue policière et drame psychologique, une pièce sur la banalité du mal", Sylvain Maurice présente une proposition qui rend compte de la complexité et de la richesse de l'écriture de l'auteur qui sous une approche conversationnelle ordinaire, souvent circulaire, non exempte d'un humour cruel qui se nourrit de la chair à vif de l'autre, agit comme une plaque photographique de l'âme humaine. (...) Martin Crimp élabore un huis clos tragique autour d'une maison à vendre dont les protagonistes forment deux couples antagonistes, les vendeurs, l'agent immobilier et l'acheteur. Rien de très banal si ce n'est que l'inquiétante étrangeté naît de la personnalité de ce dernier, archétype de l'intellectuel nomade et riche, personnage aussi intrigant que séduisant et manipulateur qui prend la main dans cette tractation commerciale. (...)

Le couple stéréotypé de la middle class bien pensante et autocomplaisante qui se figure comme sa maison, couple avec bébé et jeune fille au pair et maison située dans un quartier prisé de Londres, personnages d'un cynisme et d'une obséquiosité tout aussi consommés que naturels, livré à la cupidité induite par la spéculation immobilière est superbement interprété par Sophie Rodrigues et Sharif Andoura. Face à eux, dans le rôle titre, Odja Llorca campe la victime idéale et Gérard Watkins, scansion faussement hésitante à la Jean-Jacques Vanier, est parfait dans l'ambiguïté perverse. Janaina Suaudeau dans le rôle de la baby-sitter et Vincent de Bouard complètent une distribution homogène pour une partition toujours sur le fil du réalisme fort bien maîtrisée par Sylvain Maurice.

Martine Piazzon



photographies Elisabeth Carecchio



Entrez, entrez, pénétrez dans l'étrange maison de Mike et Liz, jeune couple de banlieusards londoniens. Un peu bobo, un peu friqué, mais avec des valeurs de gauche ce couple a décidé de vendre son appartement. Claire l'agent immobilière va leur présenter James, un acheteur friqué. Une situation bien banale. Sauf qu'avec Martin Crimp, tout devient étrange. À commencer par les personnages. Tourmentés, surexcités, ils ne sont pas forcément bien dans leurs baskets. Ils font peur par moment. Et puis l'écriture de Martin Crimp brouille les pistes. "Une étrangeté qui se construit à travers le langage, en d'infinis déplacements, dérapages, lapsus", explique le metteur en scène Sylvain Maurice. Jusqu'à l'événement ultime : la disparition de Claire. L'on retrouve l'acheteur dans l'appartement de Claire, au téléphone avec la mère de celle-ci, embarrassé, jouant la montre en faisant croire qu'il ne peut pas la passer... et pour cause. Dans ce rôle de dandy névrosé, l'auteur Gérard Watkins se révèle être un acteur passionnant.

Sylvain Maurice est tombé en admiration pour Martin Crimp. Son écriture est corrosive, il y a une bonne dose d'humour anglais, et un soupçon de thriller. Donc un peu de Hitchcock... La mise en scène est elle aussi inquiétante. La maison bouge dans tous les sens, instable, comme l'action de la pièce, jusqu'à disparaître... et nous laisser dans le doute. Du théâtre frissonnant, un genre assez rare en France, et parfaitement maîtrisé par Sylvain Maurice.

Stéphane Capron